

## PRÉFACE

Devant la traduction qui par Henri Parisot nous est offerte du *Cornet acoustique* de Leonora Carrington, que j'avais lu, il y a une quinzaine d'années, dans le texte original, brusquement je retrouve une sorte de bonheur qui mêlait venu alors par la grâce de ce roman fantastique, en lequel je me plais à voir l'œuvre narrative la plus remarquable, sans doute, d'une femme dont les écrits autant que les tableaux nous ont toujours enchantés. Je revenais du Mexique, où nous avons passé. Bona et moi, un peu plus de quatre mois, et Leonora m'avait confié une dactylographie, la seule en sa possession, m'avait-elle dit, de son roman, pour qu'il fût donné en lecture à des éditeurs de Londres. À telle fin, je crus ne pouvoir mieux faire qu'en remettant la copie du *Cornet* (en anglais : *The ear trumpet*) au conseiller culturel britannique, non pas à cause de son titre mais parce qu'il avait fait partie du groupe surréaliste avant la guerre et parce que je le savais lié d'amitié avec Leonora, comme avec Max Ernst et Paul Éluard. Imprudence dont je me repents fort, car pendant longtemps je n'eus aucune nouvelle du *Cornet*, et quand, après maintes sollicitations de ma part, j'en eus, ce fut pour apprendre qu'il avait été totalement et définitivement égaré par les bons soins du déposé à la culture...

Par bonheur, les œuvres exceptionnelles, comme les personnes d'exception, jouissent souvent de certaines protections singulières ; par bonheur aussi la distraction de Leonora Carrington est grande. Le fait est qu'une autre copie du *Cornet* se retrouva, bien des années plus tard, chez l'auteur, et que celui-là choisit de l'envoyer à Paris, chez son ami et traducteur habituel : Henri Parisot. Ainsi le *Cornet* paraît-il maintenant en version française, avant toute publication dans la langue où il fut initialement composé. Ce qui pose un menu problème, que je vais dire.

En effet, la copie mandée à Henri Parisot, comme celle qui avait passé par mes mains, est assez loin de présenter les qualités d'un texte revu et corrigé comme on souhaiterait que fussent les manuscrits quand ils se détachent de l'esprit et des doigts qui les ont produits. Or je suis certain que *Le Cornet*, ou plus justement, ici, *The ear trumpet*, sera imprimé tôt ou tard en Angleterre ou aux États-Unis. Et il ne me semble pas improbable qu'à pareille occasion Leonora Carrington ne se remette au travail, tentation commune à tous les manieurs de plume, sur l'ancien écrit, qui risquerait alors de présenter de notables différences avec la version française actuellement publiée, laquelle possède à nos yeux, outre ses qualités, le prestige d'être en matière de bibliographie un objet rare, puisqu'il s'agit d'une « traduction originale » et même d'une « édition originale sous l'espèce de traduction ».

« Fantastique », disions-nous... Oui certes, et c'est là l'épithète qui convient à l'ensemble des œuvres de Leonora Carrington, qu'il s'agisse de choses écrites ou de choses peintes. Dans la catégorie, *le Cornet* n'a peut-être pas la perfection aiguë de *La Débutante*, le plus célèbre des contes de Leonora parce qu'il fut reproduit dans l'*Anthologie de l'humour noir* d'André Breton. Sa texture, cependant, est beaucoup plus riche ; son invention est d'une aisance incomparable ; son humour est d'une si magnifique altitude qu'il s'épanouit dans une atmosphère aussi peu respirable pour un lecteur vulgaire que l'air des cimes andines ou himalayennes. Au meilleur sens de la parole, il s'agit d'une divagation intelligente, ample et nourrie d'une vaste culture où dominant évidemment des souvenirs ésotériques, masqués ou travestis pourtant à la manière des notions mathématiques ou plus généralement scientifiques qui s'incarnent afin de raisonner et de déraisonner avec superbe dans les récits de Lewis Carroll. L'on n'ignore pas, j'espère, dès que l'on s'intéresse au monde fabuleux de Leonora Carrington, à quel point celle-là est illuminée par la savante magie du révérend victorien. Sera-t-on d'accord avec moi pour reconnaître en la nommée Marion, qui parle à la première personne dans *Le Cornet* et qui manifestement est un double de l'auteur, une Alice âgée de quatre-vingt-dix-neuf ans ?

Les rapports de Leonora Carrington avec l'âge sont peu ordinaires (comme tout ce qui appartient à sa personnalité, d'ailleurs). Contrairement à la plupart des femmes qui écrivent ou qui peignent, et qui semblent affligées d'un besoin maniaque de se rajeunir, voire en truquant leur état civil, Leonora, qui a bien moins de soixante ans, éprouve du plaisir à se vieillir. Coquetterie à rebours ? Je ne le pense pas. Il suffit, sur ce point, de lire l'un peu diabolique lettre-préface qu'elle envoya à Henri Parisot, en exigeant formellement qu'elle fût imprimée en tête de la nouvelle édition d'*En bas*, l'un des livres les plus émouvants que je sache sur le plan de la psyché aussi bien que sur celui de la poésie. Mais Leonora Carrington, la jeune fille ravissante, l'amoureuse (selon ses propres termes) d'avant 1939, comme celle qui aujourd'hui vit à Mexico, dans une maison de la calle Chihuahua que les tremblements de terre ont fissurée, ne s'est-elle pas toujours plu à jouer à la sorcière ? Mieux, ne s'est-elle pas toujours prise un peu pour ce pour quoi elle voulait se faire prendre ? Je serais assez porté à le croire, quant à moi, et je croirais aussi que ce petit secret, si c'en est un, pourrait donner l'explication de bien des actions extravagantes que nous l'avons vue faire ou qu'on lui attribue, de beaucoup de ses œuvres et, parmi celles-là, du *Cornet acoustique* tout particulièrement.

En effet, Michelet mis à part en tant que Français (et *le Cornet* est fort éloigné de tout ce qui est de France), nous constatons que la sorcellerie, prise au sérieux plus ou moins, est un objet de dilection chez un grand nombre d'écrivains anglais, gallois ou irlandais depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à l'époque actuelle. Pêle-mêle, je citerai les noms de Yeats, de Graves, de Machen, de Saki et d'Aleister Crowley, qui, du meilleur au pire, feront apercevoir ce à quoi je fais allusion. Il s'agit, n'est-ce pas, d'une persistance de la religion naturelle et panique, celle du Wotan germanique, du Dieu cornu et de la déesse Mère-Grand (la Grande Mère, la Grande Déesse), exilés, comme l'écrit Leonora Carrington, par Dieu le Père, le Vengeur, autrement dit celui que les Juifs ont légué aux chrétiens. Du retour des anciens dieux réduits à une clandestinité provisoire, de la guerre des dieux (ou tout au moins de leurs fidèles), Leonora fait dans *le Cornet* un usage qui la place au premier rang de tous les écrivains fantastiques que nous sachions, et son royal humour est sans pitié révélateur de ce qui manque à Richard Wagner, dans l'écriture de ses livrets au moins. Écrivant cela, je pense surtout au mythe du *Venusberg* et de son univers souterrain, que *le Cornet*, par le relais peut-être d'Aubrey Beardsley et de *Sous la colline*, nous propose à nouveau, sous une forme dont la fraîcheur et l'originalité sont à mon sentiment éblouissantes. *La Relation de la vie de Rosalinda Alvarez de la Cueva, Abbessse du couvent de Santa Barbara de Tartarus*, placée en abyme à mi-roman, est à ce point de vue le meilleur présent que jusqu'ici nous ait fait la narratrice. Tel épisode, d'où vient-il ? Je ne saurais le dire, malgré quelques sources qui se laissent apercevoir. Suffit, qu'il nous jette en plein dans le grand merveilleux !

Aura-t-on autant de ravissement que j'en eus à découvrir le *Puits de la Lumière Fraternelle*, cette sorte de bizarre ashram pour très vieilles dames qui du tropique américain où il est situé va basculer dans la nuit polaire suivant la cabriole du globe désaxé ? Leonora Carrington, à ce point de son récit, se rapproche de l'humour catastrophique de l'un des romans anglais que je préfère, *The purple cloud*, de Shiel, fils d'un missionnaire wesleyen et roi d'une petite Antille sans autre population que de chèvres herbues, Shiel qui lui ressemble tant qu'il pourrait être de sa famille. Mais n'ai-je pas trop parlé de ce qui m'a rendu heureux, de ce que j'aime ? N'est-ce là, spécialement, ce qu'il faut éviter en matière de « critique littéraire » ?

« Que dois-je faire ? » nous dit Marion, l'héroïne de Leonora Carrington. « Ce serait dommage de me suicider alors que j'ai vécu quatre-vingt-dix-neuf ans et sans vraiment comprendre rien à rien ». En effet... Et je me permets de répondre, incorrigiblement, que je trouve que Marion a bien fait en ce qui nous est conté qu'elle a fait, et que Leonora Carrington et Shiel ont bien fait d'écrire leurs beaux romans fantastiques, et que l'on a bien fait de les éditer (non sans peine) et de les traduire (Shiel en français point encore), et qu'on ferait bien de les lire et de les aimer avec quelque passion. Ils le méritent !

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Préface de *LE CORNET ACOUSTIQUE*, Flammarion, coll. préface André Pieyre de Mandiargues, traduction d'Henri Parisot, 1974. La collection « L'Âge d'or », a été créée par le traducteur, Henri Parisot. Dessin de couverture Max Ernst en 1ère de couverture. En 4<sup>e</sup> de couverture, présentation de la collection.



Le propos de la collection « L'Âge d'Or » est de réunir un certain nombre d'œuvres inconnues ou insuffisamment connues dont les auteurs se sont efforcés, non pas de refléter les seules apparences, mais d'aller au delà de celles-ci. S'il se trouve que plusieurs volumes de ladite collection s'intitulent « contes fantastiques », c'est que le fantastique est l'une des manifestations de cette réalité intérieure dont la quête seule, à notre sens, justifie que l'on prenne la peine de lire. Mais le merveilleux, la féerie, l'humour ont, eux aussi, leur place dans une collection qui entend explorer les domaines les plus divers de la Poésie et de l'Imagination.

En fin de livre : DANS LA MEME COLLECTION :

1. Giorgio de Chirico : *Hebdomeros*
2. E.T.A. Hoffmann : *Contes fantastiques complets*  
Traductions par Loeve-Veimars, Théodore Toussenet, Edouard Degeoge et Henri Egmont (3 vol).
3. Villiers de l'Isle-Adam : *Contes fantastiques*  
Introduction par Henri Parisot.
4. Alberto Savinio : *Vie des Fantômes*  
Traductions par Bona de Pisis, Henri Parisot et l'auteur.
5. Henri Parisot : *Les Poètes hallucinés*  
Anthologie de la poésie fantastique.
6. Jacob et Wilhelm Grimm : *Les Contes*  
Texte français et présentation par Armel Guerne (2 vol.).
7. Lewis Carroll : *Alice au Pays des Merveilles*  
Texte français par Henri Parisot.
8. Arthur Machen : *Le Cachet Noir et autres contes*  
Traduit de l'anglais par Jacques Parsons.
9. Lewis Carroll : *De l'autre côté du Miroir*  
Texte français par Henri Parisot.
10. Théophile Gautier : *Spirite*  
Suivi de *La Morte amoureuse*.
11. Clemens Brentano : *Fanferlise et autres contes*  
Traduit de l'allemand par Henri Thomas.
12. Edgar Allan Poe : *Poèmes*  
Texte français par Henri Parisot.
13. Nathaniel Hawthorne : *La Fille de Rappaccini*  
Traduit de l'américain par Henri Parisot.